

## De la « bonne formation » des dérivés en *-on*\*

Michel Roché\*\*

*L'observation de près de 600 dérivés en -on permet d'établir que, par une sélection ou une modification des bases, sont privilégiés les dérivés correspondant à un modèle phonologique qui implique principalement le nombre de syllabes et l'accroche que la base fournit au suffixe, mais aussi une certaine courbe mélodique de l'ensemble du dérivé. Ce qui confirme que la dérivation au moyen d'un affixe donné n'est pas sensible seulement aux caractéristiques sémantiques et catégorielles de la base, elle doit satisfaire également des contraintes prosodiques et segmentales de « bonne formation ».*

*Through the observation of nearly 600 derivatives with -on, it is possible to establish that their bases are selected or modified in order to favour a phonological pattern which involves not only the number of syllables and the onset provided for the suffix by the final consonant of the base, but also a melodic contour of the entire derivative. Thus is confirmed the fact that the derivations using a given affix, in addition to semantic and categorial features of the base, must also satisfy certain prosodic and segmental "well-formedness" constraints.*

---

\* Merci à Françoise Kerleroux et à Marc Plénat pour leurs précieuses remarques et suggestions.

\*\* ERSS (UMR 5610), CNRS et Université de Toulouse-Le Mirail.

Les observations présentées ici s'inscrivent dans les recherches menées à l'ERSS sur l'articulation entre, d'une part, les contraintes de fidélité et les caractéristiques sémantiques ou catégorielles attachées à un affixe, d'autre part les contraintes de « bonne formation » qui tendent à satisfaire l'euphonie et à rapprocher la base ou le dérivé d'un modèle prosodique ou mélodique donné. Elles sont donc dans le droit fil des travaux de Marc Plénat sur la dérivation en *-esque*, en *-Vche*, etc., de Stéphanie Lignon sur *-ien*, ou d'hypothèses que j'avais moi-même esquissées lors du premier Forum de Morphologie<sup>1</sup>. Ces contraintes peuvent se manifester principalement de deux manières : (i) par le blocage de la dérivation avec l'affixe attendu et le recours à un autre affixe ou un autre mode de formation ; (ii) par des accidents dans la concaténation de la base et du suffixe. Sur le modèle de *cornélien*, *racinien*, *voltairien*, on attendrait °*moliérien*, remplacé par *moliéresque* pour une évidente raison d'euphonie. Pareillement, *camionneur* se substitue à °*camionnier* bien que le suffixe *-eur* exige en principe une base verbale. Là où l'espagnol a *mielero*, le français a reculé devant °*miélier* et emploie *producteur de miel* ou *apiculteur*. Tandis que la contrainte de fidélité, d'autre part, voudrait que le suffixe s'enchaîne purement et simplement à la base, on observe par exemple qu'une « petite goutte » n'est pas une °*gouttette* mais une *gouttelette*, ou que le superlatif de *bruxellois* n'est pas \**bruxelloisissime* mais *bruxellissime*.

Les études menées jusqu'à présent portaient principalement sur des suffixes dont la voyelle est une voyelle d'avant (*-esque*, *-ien*, *-ier*, *-et(te)*, etc.) et sur deux suffixes en /A/ : *-asse(r)* (Lignon 1999) et *-ail(le)(r)* (Plénat, 1999). Il nous a semblé intéressant de les compléter en observant ce qui se passe pour un suffixe à voyelle d'arrière (ou plus nettement d'arrière) et de confronter les résultats. En faisant provisoirement l'impasse sur les questions sémantiques et catégorielles<sup>2</sup>, on peut aisément rassembler pour le suffixe

<sup>1</sup> Cf. Plénat (1997, 2000), Lignon (2000), Roché (1997). La notion de « contrainte » utilisée ici s'inspire très librement de la Théorie de l'Optimalité telle qu'elle a été acclimatée en France par Marc Plénat. On se dispensera par conséquent de renvoyer aux auteurs originels.

<sup>2</sup> En particulier la question de savoir s'il y a un ou plusieurs suffixe(s) *-on*. Le corpus comprend donc : les évaluatifs, qu'ils soient diminutifs (*napperon*), augmentatifs (*ceinturon*), analogiques (*puceron*), métonymiques (*clairon*) ou simples doublets diaphasiques (*from(e)ton*) ; les noms d'action ou de résultat (*plongeon*, *coupon*) ; les agentifs et les instrumentaux (*forgeron*, *guidon*) ; les gentilés (*percheron*, *bourguignon*). D'un point de vue catégoriel, ces dérivés peuvent être des noms (au masculin seulement), des adjectifs (*pâlichon*, *-onne*), des verbes (*chantonner*), des adverbes (*à tâtons*). Seuls ont été éliminés les noms de particules (*proton*, *neutron*) où *-on* n'est pas un suffixe mais un élément de composition.

-on, grâce au *Grand Robert* électronique, un corpus de près de 600 dérivés<sup>3</sup>. Corpus relativement modeste, mais qui s'est révélé suffisamment significatif pour commencer à faire apparaître des phénomènes que le hasard seul ne pourrait expliquer. Après avoir passé en revue les diverses modifications qui peuvent affecter la concaténation du suffixe à la base, nous verrons quelles sont les meilleures accroches pour le suffixe -on et, au-delà, quelles structures phonologiques sont privilégiées pour l'ensemble de la base.

### 1. La concaténation du suffixe à la base et ses modifications

Rappelons d'abord que, normalement, la plupart des suffixes ayant phonologiquement la forme d'une rime, la dernière coda de la base leur fournit une attaque :

*blouse* /bluz/ → *blouson* /blu.zɔ̃/

Le cas échéant, c'est évidemment l'allomorphe prévocallique qui est retenu ; la concaténation régulière n'est pas altérée puisque la consonne latente fait partie de la base primitive :

*front* /frɔ̃/ ~ /frɔ̃t/ → *fronton* /frɔ̃.tɔ̃/

S'il n'y a pas de coda, même latente, la syllabe contenant le suffixe est dépourvue d'attaque :

*grue* /gry/ → *gruon* /gry.ɔ̃/

La contrainte de fidélité (ou, pour parler comme la Morphologie Naturelle, la « transparence » morphotactique et morphosémantique) voudrait que ce schéma soit toujours réalisé. Or on constate qu'au moment de la suffixation l'accroche du suffixe à la base peut être modifiée de plusieurs façons, que nous ne pouvons ici qu'inventorier sommairement :

- Un interfixe peut s'insérer entre la base et le suffixe (suffixation décalée<sup>4</sup> proprement dite) :

<sup>3</sup> Ont été retenus tous les dérivés qui sont ou ont été motivés en français, c'est-à-dire les dérivés formés en français et les dérivés hérités du latin (*aiguillon*, *enfançon*) ou empruntés (*ballon*, *lampion*) dont la base est attestée en français, même s'ils sont actuellement démotivés. Ont été éliminés les dérivés, hérités ou empruntés, qui n'ont jamais été motivés en français. La visée est donc panchronique plus que synchronique et fait provisoirement l'impasse sur les évolutions qui ont pu se produire au fil du temps.

<sup>4</sup> Sur les notions d'interfixe et de suffixation décalée, voir Roché (2003), Plénat et Roché (à paraître, b).

*botte* /bɔt/ → *bottillon* /bɔ.ti.jɔ̃/ # °*botton* /bɔ.tɔ̃/

- La dernière rime peut être tronquée et remplacée par le suffixe (dérivation substitutive proprement dite) :

*Suzanne* /sy.zan/ → *Suzon* /sy.zɔ̃/ # °*suzanon* /sy.za.nɔ̃/

- Ces deux procédés peuvent se combiner, lorsqu'un interfixe se substitue à la dernière rime :

*toupet* /tu.pɛ(t)/ → *toupillon* /tu.pi.jɔ̃/ # °*toupeton* /tu.p(ə).tɔ̃/

- Deux suffixes – ou un suffixe composé – peuvent s'ajouter simultanément à la base<sup>5</sup> :

*noble* /nɔbl/ → *noblaillon* /nɔ.bla.jɔ̃/ # °*noblon* /nɔ.blɔ̃/  
*canard* /ka.nar(d)/ → *canasson* /ka.na.sɔ̃/ # °*canardon* /ka.nar.dɔ̃/

- La forme *-on* peut être remplacée par une variante :

*croupe* /kru.p/ → *croupion* /kru.pjɔ̃/ # °*croupon* /kru.pɔ̃/  
*fils* /fis/ → *fiston* /fis.tɔ̃/ # °*fiisson* /fi.sɔ̃<sup>6</sup>

- Une consonne épenthétique peut s'intercaler entre la base et le suffixe :

*abbé* → *abbéton* /a.be.tɔ̃/ # °*abbéon* /a.be.ɔ̃/

- Une haplogogie peut superposer la voyelle de l'interfixe et la voyelle finale de la base :

*Berry* /be.ri/ → *berrichon* /be.ri.jɔ̃/ # °*berryon* /be.rjɔ̃/

- Des phénomènes de synérèse ou de diérèse peuvent modifier le nombre de syllabes attendu pour le dérivé :

*trémie* /tre.mi/ → *trémion* /tre.mjɔ̃/ # °*tre.mi.ɔ̃*

<sup>5</sup> Tandis que dans l'ensemble interfixe + suffixe seul le second est sémantiquement pertinent, les deux éléments d'un suffixe composé interviennent dans la construction du sens ; mais, à la différence de la dérivation en chaîne, une construction par récursivité y est impossible. Il ne s'agit pas, par conséquent, d'un simple accident morphophonologique ; mais le résultat est le même : l'attaque devant *-on* et la voyelle qui précède sont modifiées.

<sup>6</sup> Le /t/ de la « variante » *-ton* peut être analysé comme une consonne épenthétique (cf. Plénat (1999 : 262) à propos du /k/ de dérivés comme *poisaille* ← *poisson*) ou encore (*infra*, § 3.4.) comme un avatar de l'interfixe *-et-*.

De la « bonne formation » des dérivés en -on

*vibr(er)* /vibr/ → *vibrion* /vi.bri.jɔ̃/ # \*/vi.brjɔ̃/

- Des restes d'allomorphie ancienne ou des altérations imprévisibles peuvent affecter la dernière voyelle ou l'accroche consonantique de la base :

*pied* /pje(t)/ → *peton* /pə.tɔ̃/ # °*piéton* /pje.tɔ̃/

*salière* /sa.ljɛr/ → *saleron* /sal(ə).rɔ̃/ # °*saliéron* /sa.lje.rɔ̃/

*vermeil* /vɛr.mɛj/ → *vermillon* /vɛr.mi.jɔ̃/ # °*vermeillon* /vɛr.mɛ.jɔ̃/

*enfant* /ã.fã(t)/ → *enfançon* /ã.fã.sɔ̃/ # °*enfanton* /ã.fã.tɔ̃/

Récapitulons : le résultat de toutes ces vicissitudes, comparé à la concaténation régulière rappelée en (1)

(1) *blouse* /bluz/ → *blouson* /blu.zɔ̃/

peut se ramener à deux cas de figure principaux :

(2) *oiseau* /wa.zo/ ~ /wa.zɛ/ → *oisillon* /wa.zi.jɔ̃/

(3) *botte* /bɔt/ → *bottillon* /bɔ.ti.jɔ̃/

En (1), la dernière voyelle et la dernière consonne de la base primitive restent devant *-on* ; le dérivé a une syllabe de plus que la base. En (2), la dernière voyelle et/ou la dernière consonne de la base primitive sont remplacées par d'autres devant *-on* ; la base substitutive garde le même nombre de syllabes et le dérivé en a une de plus. En (3), la dernière voyelle et/ou la dernière consonne de la base primitive sont conservées mais éloignées du suffixe ; une autre voyelle et/ou une autre consonne sont ajoutées devant *-on* ; la base substitutive comporte une syllabe de plus que la base primitive et le dérivé deux syllabes de plus.

Pour l'ensemble du corpus<sup>7</sup>, les tableaux 1, 2 et 3 montrent d'abord l'importance quantitative de ces altérations. 36,1 % des bases monosyllabiques sont allongées d'une syllabe et 38,5 % des bases trisyllabiques raccourcies d'autant. 37,5 % des consonnes finales qui auraient dû servir d'accroche au suffixe ont été éloignées ou remplacées. Dans 32,1 % des cas, la voyelle qui précède le suffixe n'est pas la dernière voyelle de la base. Il ne s'agit donc pas de phénomènes marginaux, qui comme tels pourraient être négligés. Reste à observer de plus près les modifications apportées.

<sup>7</sup> Dans les calculs qui suivent, seuls sont pris en compte les 595 dérivés du *Grand Robert* qui ont été retenus d'après les critères mentionnés plus haut. D'autres dérivés peuvent être mentionnés dans l'article à titre d'exemples, pour illustrer tel ou tel phénomène, mais n'ont pas été comptabilisés pour ne pas fausser la neutralité de l'échantillon.

**2. Données prosodiques**

Le tableau 1 permet de comparer le nombre de syllabes du dérivé à celui de la base primitive et mentionne (colonne 3) les différents événements qui ont pu modifier le résultat attendu.

base primitive		dérivé							
		nombre de syllabes							
		1 ~ 2	2	2 ~ 3	3	3 ~ 4	4	5	
1 syll.		concat. rég.	6	245					
		suff. décalée			69	64			
		suff. comp.				6			
		diérèse				3			
	393	total	6	245	69	73			
66,0 %			63,9 %		36,1 %				
2 syll;		concat. rég.			23	116			
		suff. décalée						4	
		dériv. subst.		2					
		suff. comp.						2	
		s. d. + d. s.			8	19			
		s. d. + hap.				2			
		s. c. + d. s				3			
		diérèse						1	
		synérèse		8					
	188	total		10	31	140		7	
31,6 %			5,3 %		91,0 %		3,7 %		
3 syll.		concat. rég.			1		2	5	
		dér. suppl.				2			
		s.c. + d.s						1	
		synérèse				2			
	13	total			1	4	2	6	
2,2 %					38,5 %		61,5 %		
4 syll.		s.c. + d.s							1
	1	total							1
	0,2 %								
total	595		6	256	100	217	2	13	1
			44,0 %		53,3 %		2,5 %		0,2 %

Tableau 1. Nombre de syllabes de la base et du dérivé<sup>8</sup>

<sup>8</sup> Les pourcentages concernant le nombre de syllabes dans la base primitive (colonne 2) se lisent verticalement ; pour le nombre de syllabes dans le dérivé

On remarque d'abord qu'il y a très peu de dérivations sur des bases de plus de deux syllabes. Sans doute les mots de trois syllabes et plus ont-ils moins de chances de servir de base au suffixe *-on* pour des raisons banalement sémantiques (peu de dérivations, par exemple, sur des noms d'action ou de qualité, qui fournissent les gros contingents de mots longs). Mais on a peine à croire que les proportions qui apparaissent dans le tableau soient réellement celles des lexies susceptibles d'être suffixées par *-on*. Il est vraisemblable qu'une sélection s'exerce dès le choix des bases primitives.

Plus directement « parlantes » sont les comparaisons entre le nombre de syllabes attendu et celui des dérivés effectivement réalisés. Normalement, on devrait retrouver les mêmes pourcentages pour la base primitive (verticalement, 2<sup>e</sup> colonne) et pour le dérivé (horizontalement, dernière ligne), puisque celui-ci a en principe une syllabe de plus que celle-là. Or on constate que plus de la moitié des dérivés sont trisyllabiques alors que les bases dissyllabiques représentent moins du tiers du total. Celles-ci donnent régulièrement, dans leur très grande majorité, des dérivés trisyllabiques, mais plus d'un tiers des monosyllabes donnent aussi des trisyllabes au lieu des dissyllabes attendus. De même, plus d'un tiers des bases trisyllabiques donnent des dérivés eux-mêmes trisyllabiques au lieu des tétrasyllabes attendus. Une contrainte de taille semble donc peser sur la dérivation en *-on*, soit pour favoriser un dérivé trisyllabique, soit pour imposer, dans toute la mesure possible, une base dissyllabique ou, quand elle ne l'est pas, la rendre telle. Des observations recueillies par ailleurs (cf. Plénat et Roché, à paraître, b) font pencher plutôt pour la seconde hypothèse.

Quelques « gros plans » sur des cas particuliers viennent conforter cette vision d'ensemble :

- La suffixation décalée proprement dite n'intervient que sur des bases monosyllabiques. Les quatre bases dissyllabiques qui reçoivent un interfixe<sup>9</sup> sont en fait des dissyllabes incomplets puisqu'elles ont toutes une initiale vocalique qui les prive de leur première attaque.

- Lorsque d'autres contraintes imposent la présence d'un interfixe après une base dissyllabique, il se substitue à la dernière rime et ne modifie pas le nombre de syllabes : *bonichon* n'en a qu'une de plus que *bonnet*<sup>10</sup>.

---

(colonnes 4 à 10), horizontalement. Les colonnes intitulées « 1 ~ 2 », « 2 ~ 3 », « 3 ~ 4 » comptabilisent les dérivés comportant un schwa, qui peut modifier le nombre de syllabes suivant qu'il est articulé ou pas. Abréviations : s. d. = suffixation décalée ; d. s. = dérivation substitutive ; s. c. = suffixe composé ; hap. = haplogogie.

<sup>9</sup> Afr. *escove* → *écouvillon* ; *étoupe* → *étoupillon* 'bouchon d'étoupe' ; *étrangler* → *étranguillon* 'angine du bœuf ou du cheval' ; afr. *esteser* → *estesillon*, *étrésillon* 'bâillon'.

<sup>10</sup> Autres exemples : *lamproie* → *lamprillon* ; *panier* → *paneton* ; *curé* → *cureton* ; *fromage* → *frometon* ; etc.

• Sur les 13 bases trisyllabiques, 7 ont une initiale vocalique<sup>11</sup> – proportion évidemment très supérieure à ce que donnerait une répartition aléatoire. Parmi les 6 autres, trois comportent un schwa (*coqueluche* → *coqueluchon* "capuchon")<sup>12</sup> et trois sont réduites dans le dérivé par troncation (*capitaine* → *capiston*) ou par synérèse (*centurie* → *centurion*).

Aucune de ces bases, par conséquent, n'est vraiment un trisyllabe, ce qui confirme la très forte réticence à suffixer par *-on* une base supérieure à deux syllabes.

### 3. Données segmentales : l'accroche du suffixe

Les travaux antérieurs ou menés concurremment avec celui-ci<sup>13</sup> ont montré l'importance de l'accroche que la base fournit au suffixe, soit pour le choix de celui-ci, soit pour la sélection des bases ou le traitement (troncation, épenthèse, etc.) qu'elles subissent. Les données recueillies sur la suffixation en *-on* confirment largement ces observations.

#### 3.1. La consonne

Le sort de la consonne finale de la base (tableau 2) dépend nettement de son point d'articulation. Les labiales sont plus souvent éloignées ou remplacées que conservées<sup>14</sup>, et jamais introduites. Plus surprenant, les vélares sont également plus souvent remplacées que conservées, presque jamais introduites. On aurait pu s'attendre, logiquement, à une harmonisation entre l'attaque consonantique de la syllabe et son noyau vocalique. Devant le suffixe *-aille*, dont la voyelle est prononcée comme un /a/ postérieur par les locuteurs qui distinguent /a/ de /a/, M. Plénat (1999 : 257, 260) a observé qu'un /k/ est non seulement conservé là où il aurait dû (ou pu) disparaître (concaténation du suffixe à une base polysyllabique au lieu de sa substitution à la dernière rime), mais aussi qu'il est souvent introduit entre la base et le suffixe (*poisson* → *poiscaille*, *piscine* → *piscaille*, *blanchisseuse* →

<sup>11</sup> *Avocat* → *avocaillon* ; afr. *eschandiller* → *échantillon* ; *écoutille* → *écoutillon* ; etc.

<sup>12</sup> Dans le cas très particulier de *levron* 'jeune lévrier', deux apophonies successives (*lièvre* → *levrier* → °*levreron*) donneraient une séquence de deux schwas, dont un encadré par deux /r/, d'où la réduction à *levron* et le résultat paradoxal d'un dérivé plus court d'une syllabe que sa base, depuis que celle-ci est trisyllabique par suite de la diérèse.

<sup>13</sup> En dernier lieu, par exemple, les observations de Marc Plénat (à paraître) sur les gentilés.

<sup>14</sup> Plusieurs de celles qui sont conservées sont des cas particuliers. Dans *pompon* et *poupon*, construits sur des phonesthèmes, le redoublement est indispensable. *Barbon* est un emprunt à l'italien (mais même dans ce cas une altération peut être introduite : un premier emprunt de *trombone* a donné *tromblon*).

De la « bonne formation » des dérivés en -on

*blanchecaille*, etc.). Si bien qu'il en conclut que « le suffixe *-aille* a une affinité particulière pour ce phonème ». Devant *-o*, plus proche encore de *-on*, les éléments qu'il a rassemblés vont dans le même sens (*dictionnaire* → *dico*, *Luxembourg* → *Luco*, *pensionnaire* → *pensco*, *Prussien* → *Prusco*, etc.).

	consonne finale de la base primitive				consonne devant <i>-on</i> dans le dérivé			
	total	éloignée ou remplacée		reste devant <i>-on</i>		ajoutée ou remplaçante		total
/p/	24	14		10		0		10
/b/	11	7		4		0		4
/m/	8	5		3		0		3
/f/	9	2		7		0		7
/v/	11	7		4		0		4
labiales	63	35	55,6 %	28	44,4 %	0		28
/t/	87	32		55		35		90
/d/	32	11		21		0		21
/n/	29	18		11		0		11
/s/	37	8		29		16		45
/z/	14	6		8		1		9
/l/	64	31		33		3		36
/r/	67	22		45		46		91
dentales	330	128	38,8 %	202	61,2 %	101		303
/ʃ/	38	13		25		20		45
/ʒ/	18	9		9		1		10
/jv/	19	3		16		7		23
/k/, /j/	86	4		82		93		175
(pré-)palatales	161	29	18,0 %	132	82,0 %	121		253
/k/	14	11		3		0		3
/g/	5	1		4		1		5
vélaires	19	12	63,2 %	7	36,8 %	1		8
pas de cons.	22	19	86,4 %	3	13,6 %	0		3
total	595	223	37,5 %	372	62,5 %	223		595

Tableau 2. Les consonnes devant *-on*

Or ici, devant *-on*, les vélaires ne sont pas les bienvenues (les chiffres sont peu importants en valeur absolue, mais les proportions suffisamment nettes pour qu'ils soient significatifs) tandis que les palatales et prépalatales sont le

plus souvent conservées, et introduites en masse dans les bases qui n'en comportaient pas : 161 attaques en palatale<sup>15</sup> dans les bases primitives, 253 devant *-on*. Entre les deux, les dentales<sup>16</sup> ont un comportement paradoxal : elles sont souvent remplacées mais servent aussi de consonne de remplacement ; /t/ et /t/ sont parmi les plus fréquemment introduites. On constate sans surprise qu'un /n/ est le plus souvent éliminé ou éloigné (20 cas sur 32 finales en /n/). Mais cet effet de dissimilation devant un suffixe en nasale ne joue pas pour /ɲ/, qui au contraire est introduit.

Des modifications intervenues entre la base primitive et la base finalement retenue on peut donc conclure que le suffixe *-on* a une nette prédilection pour une attaque en palatale (ou, à défaut, en coronale). Cette affinité se traduit-elle également par une sélection des bases primitives ? Pour le déterminer avec certitude, il faudrait disposer d'une statistique de référence : savoir non seulement quelle est la probabilité que telle ou telle consonne se trouve en finale, mais plus précisément en finale d'une lexie susceptible d'être suffixée par *-on*. A défaut, il serait hasardeux de s'appuyer sur des fréquences en corpus textuel. Lorsque la différence est très importante, cependant, elle peut suggérer au moins une forte présomption. Les palatales et prépalatales, qui ne constituent que 6,8 % des consonnes en corpus textuel<sup>17</sup>, représentent 28,1 % des attaques primitives devant *-on* et 42,7 % dans le dérivé final. La comparaison est particulièrement éloquente pour /ɲ/, consonne la moins fréquente en corpus textuel (0,2 %), qu'on retrouve dans 3,3 % des finales de la base primitive devant *-on*. Les palatales sont donc très vraisemblablement surreprésentées dès les bases primitives, ce qui laisse supposer une sélection des bases.

### 3.2. La voyelle

Pour ce qui concerne la voyelle de la syllabe précédant *-on* (tableau 3), l'effet prévisible de la dissimilation entraîne un fréquent remplacement des voyelles d'arrière, qui ne sont pratiquement jamais remplaçantes. 43,4 % des /O/ et des /ɔ/ qui figuraient dans la syllabe finale de la base primitive ne se retrouvent plus devant *-on*. Pour /u/, les proportions sont presque aussi importantes.

Le comportement de /A/ est identique, dans une moindre mesure : un /A/ n'est introduit que pour des raisons stylistiques, dans les « doubles suffixes » péjoratifs *-aillon* et *-asson*.

<sup>15</sup> Dorénavant, « palatale(s) » vaudra pour « palatale(s) et/ou prépalatale(s) ».

<sup>16</sup> Pour simplifier, /t/ sera rangé avec les dentales sans considération de l'époque à laquelle le dérivé a été formé.

<sup>17</sup> Moyenne des fréquences données par F. Carton, *Introduction à la phonétique du français*, Paris, Bordas, 1974 (p. 72) et P. Léon, *Introduction à la phonétique corrective*, Paris, Hachette/Larousse, 1976 (p. 42).

De la « bonne formation » des dérivés en -on

	voyelle de la syllabe finale de la base primitive				voyelle de la syllabe précédant -on					
	total		éloignée ou remplacée		reste devant -on		ajoutée ou remplaçante		total	
/i/	99		13	13,1 %	86	86,9 %	89		175	
/y/	31		6	19,4 %	25	80,6 %	3		28	
/E/ /Ē/	154		62		64		0		64	
/ĈE/ /ĉĕ/	9		5	41,1 %	2	58,9 %	0		2	
/ə/	0		0		30		78		108	
/A/ /ā/	169		48	28,4 %	121	71,6 %	17		138	
/O/ /ō/	83		36	43,4 %	47	56,6 %	1		48	
/u/	50		21	42,0 %	29	58,0 %	3		32	
total	595		191	32,1 %	404	67,9 %	191		595	

Tableau 3. Voyelle de la syllabe précédant -on

Parmi les voyelles d'avant, -on manifeste une nette préférence pour /i/ dans la syllabe qui précède. A cause d'une plus grande distance articulatoire ? ou, plutôt, parce que le contraste grave/aigu entre /ō/ et /i/ est plus net ? Quoi qu'il en soit, un /i/ est rarement remplacé et il est très souvent introduit. La comparaison avec la fréquence en corpus textuel confirme cette surreprésentation. Un /E/, en revanche, est souvent remplacé non seulement par /ə/, par le jeu normal de l'allomorphie (type *charrette* → *charreton*), mais aussi au profit d'une autre voyelle (presque aussi souvent que /O/). Quant au /ə/, il n'apparaît pas seulement comme allomorphe de /E/, il est aussi très souvent introduit.

### 3.3. Combinaisons privilégiées

Des observations qui précèdent, il ressort que le modèle de « bonne formation » d'un dérivé en -on serait un trisyllabe (désormais C1V1.C2V2.C3/ō/) avec une palatale (de préférence /j/, antérieurement /ʎ/) ou, dans une moindre mesure, /t/ ou /t/ en C3 ; un /i/ ou, dans une moindre mesure, un /ə/ en V2. Ce qui constitue un ensemble en apparence peu cohérent, particulièrement pour ce qui concerne les consonnes. Un examen plus attentif, cependant, montre que le choix de la consonne et celui de la voyelle ne sont pas indépendants l'un de l'autre. Devant /j/ (tableau 4), la voyelle est trois fois sur quatre /i/, quelquefois /A/, très rarement une autre voyelle, jamais /ə/. Devant /t/, la voyelle est quatre fois sur cinq un /ə/ ; devant /t/, trois fois sur quatre. Le tableau 5 permet de faire les vérifications symétriques. Après /i/, la consonne est le plus souvent /j/ ; /t/ et /t/ sont exceptionnels. Après /ə/, ils sont hégémoniques et /j/ jamais représenté. Les

combinaisons privilégiées sont donc /i/ + /j/ d'une part, /ə/ + /r/ ou /t/ d'autre part.

σ1	σ2		σ3			exemple
		/i/	/j/	-on	87 75,7 %	<i>botillon</i>
		/ə/	/j/	-on	0 0 %	/
		/A/	/j/	-on	19 16,5 %	<i>moussaillon</i>
		autre	/j/	-on	9 7,8 %	<i>oreillon</i>
		total	/j/	-on	115 100 %	
		/i/	/r/	-on	1 1,7 %	<i>reirons</i>
		/ə/	/r/	-on	49 80,3 %	<i>forgeron</i>
		/A/	/r/	-on	3 4,9 %	<i>mascaron</i>
		autre	/r/	-on	8 13,1 %	<i>ceinturon</i>
		total	/r/	-on	61 100 %	
		/i/	/t/	-on	2 3,5 %	<i>marmiton</i>
		/ə/	/t/	-on	43 75,5 %	<i>caneton</i>
		/A/	/t/	-on	5 8,8 %	<i>ripaton</i>
		autre	/t/	-on	7 12,2 %	<i>peloton</i>
		total	/t/	-on	57 100 %	

Tableau 4. Voyelle devant /j/ + -on, /r/ + -on, /t/ + -on dans les trisyllabes

σ1	σ2		σ3			exemple
		/i/	/j/	-on	87 71,9 %	<i>botillon</i>
		/i/	/r/	-on	1 0,8 %	<i>reirons</i>
		/i/	/t/	-on	2 1,7 %	<i>marmiton</i>
		/i/	autre	-on	31 25,6 %	<i>cornichon</i>
		/i/	total	-on	121 100 %	
		/ə/	/j/	-on	0	/
		/ə/	/r/	-on	49 48,5 %	<i>forgeron</i>
		/ə/	/t/	-on	43 42,6 %	<i>caneton</i>
		/ə/	autre	-on	9 8,9 %	<i>échelon</i>
		/ə/	total	-on	101 100 %	

Tableau 5. Consonne entre /i/ et -on et entre /ə/ et -on dans les trisyllabes

### 3.4. Sélection et modification des bases

Comment ce résultat est-il obtenu ? Principalement, sans doute, par une sélection des bases primitives. Ce qui suppose tantôt que -on est remplacé par

un autre suffixe, quand la base lui offrirait une « mauvaise » accroche ; tantôt qu'il remplace un autre suffixe auquel la base serait défavorable. C'est, nous l'avons dit, le moyen le plus difficile à mettre en évidence. Il faudrait disposer de bases de données pour tous les suffixes, repérer chaque fois quels sont les intrus et, par contrecoup, où sont les lacunes. Mais on imagine aisément, par exemple, qu'une suffixation en *-et(te)* est difficile sur une base en *-et(te)* même quand il ne s'agit pas, ou plus, d'un mot construit avec le suffixe *-et(te)*. D'où sans doute, pour partie, la fréquence de la combinaison /ə/ + /t/ devant *-on* (le type *charreton*, *valeton*, etc.).

Deux séries de dérivés en *-on* sont particulièrement éclairantes de ce point de vue : les gentilés et les agentifs. Ni les uns ni les autres ne correspondent à l'usage habituel du suffixe. La place manque pour les étudier en détail, mais on pourrait repérer, dans la plupart des cas, ce qui a gêné la dérivation attendue. Les suffixes les plus fréquents pour la formation des gentilés sont *-ais* et *-ois* (qui historiquement n'en font qu'un) et, dans une moindre mesure, *-ien*. Tous contiennent ou ont contenu une semi-consonne qui rend difficile leur concaténation à une base contenant elle-même une semi-consonne. D'où les *grévillon* (*Grévilley*), *vouvrillon* (*Vouvray*), *briéron* (*Brière*), etc. Pour la formation d'agentifs sur base nominale, le suffixe est normalement *-ier*. Or on sait qu'il est réduit à *-er* après palatale, donc peu reconnaissable. Sans doute est-ce là l'origine des dérivés en *-eron* (*bûcheron*, *forgeron*, *vigneron*...), presque tous après palatale. On constate d'autre part que les caractéristiques morphophonologiques associées à *-on* sont exacerbées dans ces deux séries de dérivés. Dans un corpus élargi d'une cinquantaine d'agentifs et d'une trentaine de gentilés, plus de 90 % ont une base se terminant par une des consonnes privilégiées : palatale (/ʃ/, /j/, /ɲ/), /r/ et /t/<sup>18</sup>. Ces dérivés atypiques d'un point de vue sémantique sont donc le résultat d'un double conditionnement : négatif par rapport aux suffixes attendus, positif en faveur de *-n*.

Le moyen le plus fréquent pour modifier la finale de la base est l'insertion d'un interfixe. La raison d'être principale de ce décalage de la suffixation est d'ordre prosodique, mais le choix de l'interfixe dépend en grande partie de sa compatibilité, phonologiquement parlant, avec le suffixe. Devant *-on* (tableaux 6 et 7), plus de la moitié des interfixes offrent au suffixe une attaque en palatale, contre moins de 9 % devant *-ier*. Près de la moitié ont un /i/ comme voyelle (10 % devant *-ier*)<sup>19</sup>. En dehors de ceux-ci, *-er-* et *-et-* constituent la quasi totalité des autres interfixes, avec un /ə/

<sup>18</sup> Assez souvent, comme dans la série *bûcheron*, *forgeron*, *vigneron*, on trouve l'une de ces consonnes à la finale de la base primitive et une autre devant *-on*. Si *Grévilley* donne *grévillon*, *Quilly* donnera *quilleron*.

<sup>19</sup> Devant *-et(te)*, le choix des interfixes est également très différent, les plus fréquents étant, dans l'ordre, *-el-*, *-in-* et *-er-* (cf. Plénat et Roché, à paraître b).

souvent amui. Les uns et les autres sont sans doute le prolongement, par analogie, des combinaisons qui, dans les bases primitives, favorisent la suffixation en *-on*. Les *caneton*, *clocheton*, *gueuleton*, etc., où la séquence *-et-* est introduite lors de la dérivation, reproduisent le modèle de *charreton*, *valeton*, *cacheton*, etc., où elle est présente dans la base. Même chose pour *napperon*, *moucheron*, *laideron*, etc., par rapport à *cuilleron*, *saleron*, *bergeron*, etc.<sup>20</sup>. Mais l'analogie en elle-même n'explique pas tout. Au départ, il y a les mêmes conditionnements phonologiques.

labiales	dentales	(pré-)palatales	vélaires	total
	<i>-et-</i> 31	<i>-ich-</i> 13	<i>-ag- (?)</i> 1	
	<i>-at-</i> 1	<i>-och-</i> 1		
	<i>-es- (?)</i> 1	<i>-uch-</i> 3		
	<i>-er-</i> 42	<i>-il-</i> 61		
	<i>-ar-</i> 1	<i>-ail-</i> 4		
	<i>-el-</i> 2	<i>-ign-</i> 4		
total 0	total 78	total 86	total 1	165

Tableau 6. Consonne des interfixes devant *-on*

/i/	/y/	/ə/	/a/	/o/	/u/	total
<i>-ich-</i> 13	<i>-uch-</i> 3	<i>-et-</i> 31	<i>-at-</i> 1	<i>-och-</i> 1		
<i>-ill-</i> 61		<i>-es-?</i> 1	<i>-ar-</i> 1			
<i>-ign-</i> 4		<i>-er-</i> 42	<i>-ail-</i> 4			
		<i>-el-</i> 2	<i>-ag-?</i> 1			
total 78	total 3	total 76	total 7	total 1	0	165

Tableau 7. Voyelle des interfixes devant *-on*

Autre moyen : le choix de la variante *-ion* (*croupion*, *lampion*, *million*, etc.). Il aboutit partiellement, sur le plan segmental, au même résultat que l'insertion d'un interfixe en palatale<sup>21</sup>. Après une attaque branchante, le résultat est exactement le même, en français contemporain, qu'avec l'interfixe *-ill-* : *vibrion* se prononce comme *durillon*. La variante *-ton* des dérivés argotiques et populaires, quant à elle, n'est qu'un avatar des finales en *-eton*, qu'elles résultent d'une base en *-et* ou de l'insertion d'un interfixe (cf. *supra*). Comme en témoignent les graphies *charton* et *valton* pour *charreton* et *valeton*, l'amuissement du /ə/, dans cette position, est très ancien

<sup>20</sup> Sur l'interfixe *-er-* voir Roché (à paraître).

<sup>21</sup> Le /j/ de ces dérivés serait considéré par certains comme un interfixe. Sur la différence d'analyse, voir Roché (2003).

et il n'y a pas de solution de continuité entre ces dérivés et les modernes *picton* (sur *piquette*), *from(e)ton*, *paveton*, *fiston*, etc. L'idée émise par la phonologie d'une deuxième syllabe « dégénérée », ces mots étant analysés CV.C.CV et non CVC.CV, rejoint exactement cette évolution historique et explique pourquoi, en dépit des apparences, ces mots satisfont la contrainte prosodique de dissyllabité de la base<sup>22</sup>.

Dans un certain nombre de mots, enfin, un déplacement de l'articulation de la finale a fermé un /ɛ/ en /i/ et/ou « mouillé » un /l/ en /ʎ/ (ultérieurement /j/), un /n/ en /ɲ/, pour rapprocher la base du modèle optimal<sup>23</sup> : *vermeil* → *vermillon*, *oiseau* (*oisel*) → *oisillon*, *peigne* → *pignon*, *Bourgogne* → (afr. *borgoignon* >) *bourguignon*, *mine* → *mignon*, etc. Les exemples, qu'il n'est pas possible de détailler ici, sont suffisamment nombreux pour qu'il ne s'agisse pas de cas d'espèce.

#### 4. Les conditionnements en amont

Reste que *-ill-* (ou *-ign-*, *-ich-*), *-er-* et *-et-* constituent des combinaisons assez disparates. Pour déterminer ce qui commande leur coexistence et leur distribution, il faut se tourner vers la constitution de la base en amont.

##### 4.1. Les consonnes : point d'articulation

Si l'on observe les consonnes qui se trouvent immédiatement en amont (tableau 8), on constate que devant /-ijð/ il est exceptionnel de rencontrer une palatale. Devant /-əɾð/ et /-ətð/, en revanche, la proportion des palatales et prépalatales est très importante. Elles sont moins nombreuses que les dentales, mais, compte tenu de leur nombre et de leurs fréquences respectives dans le lexique, des proportions de 38,8 % et 32,6 % sont nettement supérieures à ce que donnerait une distribution aléatoire.

<sup>22</sup> Plus délicate est la question des finales en *-eron*. L'amuissement du /ə/, là encore, est très ancien : dans *chaudron* (pour *chauderon*, sur *chaudière*), il a été consacré par la graphie. Mais, à la place du schéma canonique CV.CV.CV, il aboutit ici à une attaque branchante et non à une consonne en coda. Il est difficile de faire du /d/ de *chaudron* une deuxième syllabe dégénérée, même si historiquement c'est bien ce qui s'est passé. *Chaudron* et *napperon*, cependant, sont plus « lourds » que °*chaudon* ou °*nappon*, comme *moucheron* et *puceron*. Quelle que soit la place de la coupe syllabique dans le dérivé, l'insertion d'un interfixe a bien pour effet de rendre la base dissyllabique.

<sup>23</sup> L'interfixe *-ign-* qui apparaît dans *fumignon*, *maquignon* (← afr. *maqu(i)er* 'trafiquer'), *salignon*, etc., est lui-même, semble-t-il, une variante de *-in-*, qu'on retrouve devant le suffixe *-ol(e)*, proche phonétiquement de *-on* (*chantignole*, *branquignol*, *croquignol*, *tartignol*...).

σ1	σ2		σ3					exemple
	/p/ /b/ /m/ /f/ /v/	/i/	/j/	-on	31	35,6 %	<i>carpillon</i>	
	/t/ /d/ /n/ /s/ /z/ /ʃ/ /r/	/i/	/j/	-on	47	54,0 %	<i>bottillon</i>	
	/ʃ/ /ʒ/ /ʝ/ /j/	/i/	/j/	-on	1	1,2 %	<i>bougillon</i>	
	/k/ /g/	/i/	/j/	-on	8	9,2 %	<i>béquillon</i>	
	total	/i/	/j/	-on	87	100 %		
	/p/ /b/ /m/ /f/ /v/	/ə/	/r/	-on	7	14,3 %	<i>biberon</i>	
	/t/ /d/ /n/ /s/ /z/ /ʃ/ /r/	/ə/	/r/	-on	23	46,9 %	<i>liseron</i>	
	/ʃ/ /ʒ/ /ʝ/ /j/	/ə/	/r/	-on	19	38,8 %	<i>moucheron</i>	
	/k/ /g/	/ə/	/r/	-on	0	0 %	<i>l</i>	
	total	/ə/	/r/	-on	49	100 %		
	/p/ /b/ /m/ /f/ /v/	/ə/	/ʉ/	-on	7	16,3 %	<i>paveton</i>	
	/t/ /d/ /n/ /s/ /z/ /ʃ/ /r/	/ə/	/ʉ/	-on	17	39,5 %	<i>caneton</i>	
	/ʃ/ /ʒ/ /ʝ/ /j/	/ə/	/ʉ/	-on	14	32,6 %	<i>feuilleton</i>	
	/k/ /g/	/ə/	/ʉ/	-on	5	11,6 %	<i>mousqueton</i>	
	total	/ə/	/ʉ/	-on	43	100 %		

Tableau 8. Consonne devant /ijǝ/, /ərǝ/, /ətǝ/ dans les trisyllabes (point d'articulation)

La première observation était prévisible : elle ne fait que confirmer la contrainte dissimilative qui, d'une façon générale, interdit la consécution à faible distance de deux segments identiques ou trop proches par leur articulation. La seconde est plus surprenante et tendrait à montrer soit une prédilection de *chva* pour les palatales, soit que la dérivation en *-on* est favorisée par la présence dans le contexte d'une palatale, même à distance. L'examen du corpus particulier des agentifs et des gentilés (*supra*, 3.4.), dans lequel les caractéristiques morphophonologiques de la dérivation en *-on* sont exacerbées, semble faire pencher plutôt pour la deuxième hypothèse.

Remonter jusqu'à la première syllabe augmente évidemment le nombre des combinaisons. Mais l'une au moins mérite d'être testée : palatale ou prépalatale vs autre consonne (tableau 9). S'il y a déjà une palatale en C2 ou C3, il n'y en a jamais en C1 ; s'il n'y en a pas en C2, il y en a rarement, en C1. Ce qui confirme à la fois la contrainte dissimilative et la connexion entre la suffixation en *-on* et la présence d'une palatale en finale ou à la pénultième (mais pas au-delà). Si la présence d'une palatale en C1 ou en C2 était aléatoire, il n'y aurait pas de raison pour qu'elle se trouve en C2 plutôt qu'en C1.

De la « bonne formation » des dérivés en -on

σ1		σ2		σ3				exemple
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/i/	/j/	-on	0	0 %	/
autre		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/i/	/j/	-on	1	1,2 %	bougillon
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		autre	/i/	/j/	-on	3	3,4 %	gerbillon
autre		autre	/i/	/j/	-on	83	95,4 %	botillon
		total	/i/	/j/	-on	87	100 %	
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/ə/	/r/	-on	0	0 %	/
autre		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/ə/	/r/	-on	19	38,8 %	moucheron
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		autre	/ə/	/r/	-on	2	4,1 %	chaperon
autre		autre	/ə/	/r/	-on	28	57,1 %	liseron
		total	/ə/	/r/	-on	49	100 %	
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/ə/	/t/	-on	0	0 %	/
autre		/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/	/ə/	/t/	-on	14	32,6 %	feuilleton
/ʃ/ /z/ /ɲ/ /j/		autre	/ə/	/t/	-on	2	4,6 %	charreton
autre		autre	/ə/	/t/	-on	27	62,8 %	caneton
		total	/ə/	/t/	-on	43	100 %	

Tableau 9. Consonnes (S1 et S2) devant /ijõ/, /ərõ/, /ətõ/ dans les trisyllabes (point d'articulation)

#### 4.2. Les consonnes : mode d'articulation

Le tableau 10, qui s'intéresse cette fois au mode d'articulation des consonnes de la deuxième syllabe, fait apparaître des différences très marquées suivant qu'elles sont suivies par /ijõ/, /ərõ/ ou /ətõ/. Ici encore, la contrainte dissimilative est pleinement à l'œuvre. Devant /ijõ/, les occlusives dominent, à plus de 60 %. Devant /ətõ/, au contraire, il y en a très peu, dont aucune dentale. Elles sont plus nombreuses devant /ərõ/, mais moins que les constrictives<sup>24</sup>. Quant aux sonantes, nombreuses, proportionnellement, devant /ətõ/, elles sont rares devant /ijõ/ (jamais de /j/ ou de /l/) et devant /ərõ/ (jamais de /r/).

Si l'on remonte jusqu'à la première syllabe en s'intéressant cette fois au choix occlusive / non occlusive (tableau 11), on constate que devant /ijõ/ la première attaque, comme la seconde, peut très bien être aussi une occlusive

<sup>24</sup> Le relatif équilibre entre occlusives et constrictives devant /r/ vient du fait que la consonne qui précède /ərõ/ peut se retrouver, après amuïssement du schwa, aussi bien en coda (*puceron*) qu'à l'attaque (*chaperon*).

σ1	σ2		σ3					exemple
	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/i/	/j/	-on	53	60,9 %	<i>bottillon</i>	
	/f/ /v/ /s/ /z/ /ʃ/ /ʒ/	/i/	/j/	-on	15	17,3 %	<i>croisillon</i>	
	/m/ /n/ /ɲ/	/i/	/j/	-on	11	12,6 %	<i>moinillon</i>	
	/l/ /r/ /ʎ/	/i/	/j/	-on	8	9,2 %	<i>taurillon</i>	
	total	/i/	/j/	-on	87	100 %		
	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/r/	-on	16	32,7 %	<i>chaperon</i>	
	/f/ /v/ /s/ /z/ /ʃ/ /ʒ/	/ə/	/r/	-on	25	51,0 %	<i>puceron</i>	
	/m/ /n/ /ɲ/	/ə/	/r/	-on	2	4,1 %	<i>vigneron</i>	
	/l/ /r/ /j/	/ə/	/r/	-on	6	12,2 %	<i>saleron</i>	
	total	/ə/	/r/	-on	49	100 %		
	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/t/	-on	6	14,0 %	<i>bouqueton</i>	
	/f/ /v/ /s/ /z/ /ʃ/ /ʒ/	/ə/	/t/	-on	16	37,2 %	<i>brocheton</i>	
	/m/ /n/ /ɲ/	/ə/	/t/	-on	9	20,9 %	<i>caneton</i>	
	/l/ /r/ /j/	/ə/	/t/	-on	12	27,9 %	<i>molleton</i>	
	total	/ə/	/t/	-on	43	100 %		

Tableau 10. Consonne devant /ijə/, /ərə/, /ətə/ dans les trisyllabes (mode d'articulation)

σ1	σ2		σ3					exemple
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/i/	/j/	-on	33	37,9 %	<i>bottillon</i>	
autre	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/i/	/j/	-on	20	23,0 %	<i>roupillon</i>	
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	autre	/i/	/j/	-on	14	16,1 %	<i>durillon</i>	
autre	autre	/i/	/j/	-on	20	23,0 %	<i>moinillon</i>	
total	total	/i/	/j/	-on	87	100 %		
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/r/	-on	7	14,3 %	<i>biberon</i>	
autre	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/r/	-on	9	18,3 %	<i>chaperon</i>	
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	autre	/ə/	/r/	-on	14	28,6 %	<i>puceron</i>	
autre	autre	/ə/	/r/	-on	19	38,8 %	<i>saleron</i>	
total	total	/ə/	/r/	-on	49	100 %		
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/t/	-on	3	7,0 %	<i>bouqueton</i>	
autre	/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	/ə/	/t/	-on	3	7,0 %	<i>mousqueton</i>	
/p/ /b/ /t/ /d/ /k/ /g/	autre	/ə/	/t/	-on	19	44,2 %	<i>brocheton</i>	
autre	autre	/ə/	/t/	-on	18	41,8 %	<i>molleton</i>	
		/ə/	/t/	-on	43	100 %		

Tableau 11. Consonnes (S1 et S2) devant /ijə/, /ərə/, /ətə/ dans les trisyllabes (mode d'articulation)

tandis que devant /ərɔ̃/ la préférence pour un autre type de consonne s'étend jusqu'à l'initiale. Devant /ətɔ̃/, l'occlusive bannie en C2 peut reparaître en C1. Autrement dit, une occlusive est la bienvenue en début de syllabe (on sait qu'elles constituent, d'une façon générale, les meilleures attaques) ; deux occlusives, c'est encore bien ; mais trois, c'est trop. Là est peut-être l'explication des formes populaires *paqueson* et *tickson*, assez curieuses *a priori*. Le modèle habituel (cf. *cacheton*, *cureton*, *fiston*, *from(e)ton*, etc.) donnerait °*paqueton* et °*ticketon*, mais après une base ne comportant que des occlusives /t/ pourrait avoir été remplacé par /s/.

#### 4.3. Les voyelles

En ce qui concerne les voyelles, V2 et V3 sont déjà connues puisque par hypothèse nous ne nous intéressons qu'aux dérivés en *-illon*, *-eron* et *-eton*. Reste la première. Le tableau 12 montre que devant /ijɔ̃/ les voyelles d'arrière et le /A/ sont nettement privilégiés par rapport aux voyelles d'avant (75,9 % vs 23,0 % contre, respectivement, 42,6 % et 48,2 % en corpus textuel<sup>25</sup>). Le contraste déjà observé entre /i/ et /ɔ̃/ se reproduit symétriquement entre la voyelle initiale et /i/. Devant /ərɔ̃/ et /ətɔ̃/, les choses sont moins nettes mais vont quand même dans le même sens : l'ensemble voyelles d'arrière + /A/ est nettement supérieur à celui des voyelles d'avant.

σ1		σ2		σ3				exemple
/u/ /O/ /ɔ̃/		/i/	/j/	-on	32	36,8 %		<i>bottillon</i>
/A/ /ā/		/i/	/j/	-on	34	39,1 %		<i>carpillon</i>
/ə/		/i/	/j/	-on	1	1,1 %		<i>chevillon</i>
/i/ /y/ /E/ /ē/ /œ/ /œ̃/		/i/	/j/	-on	20	23,0 %		<i>raidillon</i>
total		/i/	/j/	-on	87	100 %		
/u/ /O/ /ɔ̃/		/ə/	/r/ /r/	-on	28	30,4 %		<i>moucheiron</i>
/A/ /ā/		/ə/	/r/ /r/	-on	26	28,3 %		<i>napperon</i>
/ə/		/ə/	/r/ /r/	-on	2	2,2 %		<i>rejeton</i>
/i/ /y/ /E/ /ē/ /œ/ /œ̃/		/ə/	/r/ /r/	-on	36	39,1 %		<i>gueuleton</i>
total		/ə/	/r/ /r/	-on	92	100 %		

Tableau 12. Voyelle devant /ijɔ̃/, /ərɔ̃/, /ətɔ̃/ dans les trisyllabes

Le schéma idéal d'un dérivé en *-on* serait donc :  
 – soit un véritable trisyllabe comme *bottillon*, *tourbillon*, *grappillon*...,  
 avec en C<sub>1</sub> et C<sub>2</sub> de préférence une occlusive ; en C<sub>3</sub> une palatale ; en V<sub>1</sub> une voyelle d'arrière ou un /a/ ; en V<sub>2</sub> un /i/ ;

<sup>25</sup> Cf. note 17.

– soit un trisyllabe dont la deuxième voyelle est un /ə/ (*moucheron, forgeron, clocheton, feuilleton*), donc ramené le plus souvent à deux syllabes par suite de son amuïssement, avec en C<sub>2</sub> de préférence une palatale (ou une liquide devant /t/) ; en C<sub>3</sub> /r/ ou /l/ ; en V<sub>1</sub> une voyelle d'arrière ou un /a/.

### Conclusion

Ces premières observations concernant le modèle de « bonne formation » des dérivés en *-on* confirment pour une part celles qui ont été faites à propos d'autres suffixes. Elles ouvrent aussi de nouvelles perspectives. La contrainte dissimilative, observée depuis fort longtemps (Grammont 1895 ; Togeby 1951 ; Hasselrot 1957) est illustrée une fois de plus, de plusieurs façons. Est confortée également l'hypothèse d'un modèle prosodique optimal – base dissyllabique, dérivé trisyllabique – pour ce type de dérivés. L'importance de l'accroche que la base apporte au suffixe est réaffirmée. Mais les modalités particulières de l'harmonisation entre l'une et l'autre continuent à susciter des questions. On s'explique mal la prédilection de *-on* pour une attaque en palatale alors que *-aille* et *-o* préfèrent, plus logiquement, une vélaire. Au-delà, surtout, l'examen complet de la constitution phonologique de trois ensembles de dérivés privilégiés a révélé que le modèle de bonne formation ne concerne pas seulement la finale de la base. Il implique, semble-t-il, l'ensemble du mot construit. Une courbe mélodique se dessine, fondée sur des contrastes entre voyelles d'avant et voyelles d'arrière, grave et aigu, peut-être arrondi et non arrondi. Le jeu des consonnes, étroitement lié à celui des voyelles, implique à la fois point et mode d'articulation et semble reposer sur des oppositions palatale / non palatale et occlusive / non occlusive.

Il serait évidemment téméraire, à ce stade, de risquer quelque généralisation que ce soit. Il faut confronter ces résultats à ceux que donneront des investigations semblables à propos d'autres suffixes qui entrent en concurrence avec *-on* (non seulement les évaluatifs mais aussi, nous l'avons vu, les agentifs et ceux qui forment les gentilés). Il faudrait également évaluer dans quelle mesure ces contraintes, ou ces modèles, ont pu changer au fil du temps. Les études menées sur des suffixes actuellement très productifs (*-esque, -ien*) reposent sur des corpus relativement homogènes où dominent les formations appartenant à la synchronie actuelle. Les dérivés en *-on* appartiennent à des strates du lexique héritées de toutes les époques. C'est une difficulté supplémentaire. C'est aussi une possibilité de rechercher si les paramètres morphophonologiques de la dérivation, comme les composantes sémantiques et catégorielles, sont réellement panchroniques ou soumis à des évolutions.

### Références bibliographiques

- Grammont, M. (1895), *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, Imprimerie Darantière.
- Hasselrot, B. (1957), *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln [Acta Universitatis Upsaliensis 1957 : 11].
- Lignon, S. (1999), « Suffixer ou suffixouiller ? », in D. Corbin et al. (éd.), *Les dérivés évaluatifs*, 2<sup>e</sup> Forum de Morphologie (Toulouse, 29-30 avril 1999), *Sillexicales* 2, pp. 117-126.
- Lignon, S. (2000), *La suffixation en -ien. Aspects sémantiques et phonologiques*, thèse de doctorat, Toulouse II.
- Plénat, M. (1997), « Analyse morphophonologique d'un corpus d'adjectifs dérivés en -esque », *Journal of French Language Studies* 7, pp. 163-179.
- Plénat, M. (1997), « Morphologie des dérivés en Vche », *Recherches linguistiques de Vincennes* 26, pp. 113-150.
- Plénat, M. (1999), « Poissonaille, poiscaïl (et poiscaïlle). Forme et sens des dérivés en -aille », in M. Plénat et al. (dir.), *L'emprise du sens. Structures linguistiques et interprétation. Mélanges de syntaxe et de sémantique offerts à Andrée Borillo*, Amsterdam, Rodopi, pp. 249-269.
- Plénat, M. (2000), « Quelques thèmes de recherche actuels en morphophonologie française », *Cahiers de Lexicologie* 77, pp. 27-62.
- Plénat, M. (à paraître), « Quelques considérations sur la formation des gentilés », in *Hommage à Danielle Corbin*.
- Plénat, M. et Roché, M. (2003), « Prosodic constraints on suffixation in French », in G. Booij, J. DeCesaris, A. Ralli, S. Scalise (eds), *Topics in Morphology. Selected Papers from the Third Mediterranean Morphology Meeting* (Barcelona, September 20-23 2001), Barcelona, IULA-Universitat Pompeu Fabra, pp. 285-299.
- Plénat, M. et Roché, M. (à paraître), « Entre morphologie et phonologie : la suffixation décalée », *Lexique* 16.
- Roché, M. (1997), « Briard, bougeoir et camionneur : dérivés aberrants, dérivés possibles », in D. Corbin et al. (éd.), *Mots possibles et mots existants*, 1<sup>er</sup> Forum de Morphologie (Villeneuve d'Ascq, 28-29 avril 1997), *Sillexicales* 1, pp. 241-250.
- Roché, M. (2003), « L'interfixe est-il une unité morphologique ? », in B. Fradin et al. (éd.), *Les unités morphologiques*, 3<sup>e</sup> Forum de Morphologie (Villeneuve d'Ascq, 19-21 septembre 2002), *Sillexicales* 3., pp. 169-178.

Michel Roché

- Roché, M. (à paraître), « Forgeron, liseron, écriverson », in *Mélanges offerts à J.-P. Maurel*.
- Togebly, K. (1965 [1951]), *Structure immanente de la langue française*, Paris, Larousse.